

«Face aux réfugiés, nous sommes tous à la fois altruistes et égoïstes»

Philosophie La mort du petit Aylan, sur une plage turque, avive les tensions morales autour de la crise migratoire. Le philosophe français Roger-Pol Droit éclaire cette question épineuse.

Michel Audétat
michel.audetat@lematindimanche.ch

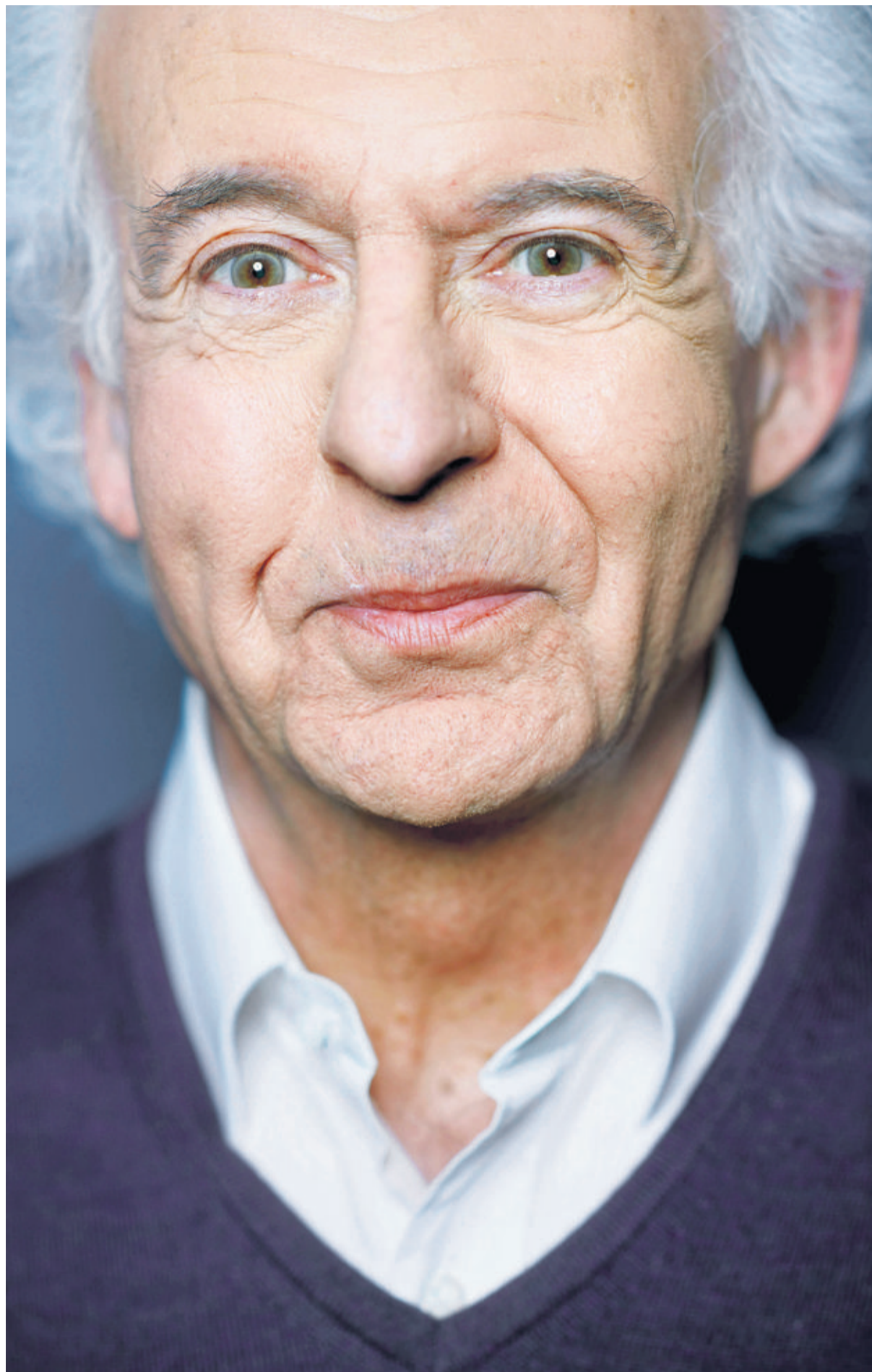
Votre nouvel essai, «Qu'est-ce qui nous unit?», débute par une petite histoire. Celle d'un jeune enfant qui joue sur la margelle d'un puits, inconscient du danger, quand un passant inconnu, sans réfléchir, se précipite sur lui et le sauve de la chute. Peut-on rapprocher cette situation de celle qui est la nôtre face à l'afflux de réfugiés?

Oui, tout à fait. C'est une histoire que j'ai empruntée à un penseur confucéen de l'Antiquité chinoise, Mencius. Elle me paraît exemplaire de ce que j'appelle l'énigme du lien humain. Parce que ce passant ne connaît pas l'enfant, pas plus que nous ne connaissons les réfugiés qui affluent en Europe. Mais il saisit le danger et ne réfléchit pas avant d'agir. Il y a là quelque chose d'emblématique: qu'il s'agisse de migrants naufragés ou de victimes d'un tsunami, on vient spontanément au secours de ceux qui sont dans un danger vital, sans les connaître, au risque parfois de sa propre vie. L'histoire de Mencius révèle le lien indénié, mais rebelle à toute définition facile, qui nous unit à nos semblables. Comme si tous les êtres humains, par-delà ce qui les oppose, étaient reliés par un fil secret. Ce lien extrêmement fort diffère de ce qui nous lie aux autres êtres vivants. On peut aimer les animaux sans nécessairement risquer sa peau pour sauver des poules ou des souris. Mais on le fera pour d'autres êtres humains.

La différence, avec les réfugiés en détresse, c'est que l'évidence de leur porter secours n'est pas unanimement partagée...

Parce qu'il existe un conflit entre deux types de «nous». D'un côté, «nous, les humains» sommes portés, de façon évidente, à répondre à la détresse des migrants et à leur tendre la main. Mais il y a aussi un autre «nous»: le «nous, les nantis», «nous, les possédants», qu'il ne faut pas forcément condamner, en tout cas pas trop vite. Cet autre «nous» va inciter à dire: «Pourquoi compromettrais-je mon mode de vie, mon confort ou le développement de ma société en secourant des gens que je ne connais pas et qui ne sont pas des miens?» Il y a ce conflit entre deux types de liens. Celui qui nous unit de façon générale à l'humanité d'un côté. Et, de l'autre, celui qui nous unit de façon restreinte à nous-mêmes, à notre région, à notre pays ou à nos compatriotes.

Pourquoi dites-vous qu'il ne faut pas forcément condamner le «nous, les nantis» qui est indiscutablement plus égoïste que «nous, le genre humain»? Il serait trop simple de considérer que cette crise migratoire mettrait deux camps face à face: les bons humanistes altruistes contre les méchants xénophobes égoïstes. Bien sûr, il y a des clivages politiques, économiques, nationaux ou religieux. Mais ces deux attitudes antagonistes sont l'une et l'autre humaines. Et leur conflit permanent, aujourd'hui devenu aigu, est un conflit humain par essence. J'ajoute que, s'agissant des réfugiés, cette tension entre «nous, les humains» et «nous, les nantis» est une tension qui traverse chacun. Qui ne se dit pas, en voyant les images d'un enfant mort noyé: «C'est intolérable, il faut faire quelque chose!» Mais qui n'est pas non plus tenté de se dire, à un autre moment: «Les aider risque de nous créer plus de problèmes que cela n'en résoudra...» Cette tension est en chacun de nous, plus que dans des camps ou des groupes sociaux opposés. Parce que nous sommes tous altruistes et égoïstes en même temps. Ou du moins de manière alternée.



Roger-Pol Droit: «Je me méfie de la bonne conscience satisfaite d'avoir prononcé un beau discours.» Baltel/SIPA

Un livre qui démêle la pelote des liens humains

«Rousseau écrit que le philosophe, en se raisonnant un peu, est capable de laisser mourir l'homme qui appelle au secours sous sa fenêtre»

Roger-Pol Droit, philosophe, écrivain et journaliste français

► L'essai de Roger-Pol Droit tombe à pic. La crise migratoire actuelle pose dramatiquement la question, à la fois simple et labyrinthique, qui donne son titre à l'ouvrage: «Qu'est-ce qui nous unit?» Mais son actualité s'inscrit aussi dans un cadre plus large. Celui d'un monde paradoxal, de plus en plus connecté et de plus en plus atomisé, où l'évidence de ce qui nous unit s'est perdue. La question du lien humain est trop sérieuse pour être abandonnée aux responsables des ressources humaines. Le livre de Roger-Pol Droit la rapatrie du côté de la philosophie; c'est son premier mérite.

A qui pensons-nous lorsque nous disons «nous»? Nous, les Suisses? Nous qui parlons

français? Nous qui sommes des êtres humains? Du cercle de la famille à la civilisation de l'humanité, Roger-Pol Droit démêle la pelote des «nous» multiples dans lesquels chacun inscrit sa vie. D'une écriture élégante et fluide, son livre est une promenade qui nous fait croiser Platon, Hobbes, Rousseau, Kant, le penseur de la libération animale Peter Singer ou encore le logicien bouddhiste Nāgārjuna. Rien ne pèse jamais dans cette réflexion limpide qui ne débouche sur aucune conclusion désespérante. Au contraire: le livre agit plutôt comme un remède à la tentation de toujours s'attacher à ce qui nous déchire, en oubliant la force de ce qui nous rapproche et nous unit.

Pour autant, le «nous» qui se réfère au genre humain n'est-il pas éthiquement supérieur?

Oui, sans hésitation. Le «bon nous», c'est le «nous» du genre humain, de l'universalité, voire de la fraternité. Mais, bien qu'il possède cette supériorité éthique ou philosophique, nous n'en éprouvons pas moins l'inverse. Pour ma part, je préfère les gens qui soutiennent la nécessité d'accueillir les migrants à ceux qui veulent les reconduire aux frontières. Mais je comprends et j'éprouve aussi, parfois, comme tout le monde, ce qui relève de l'égoïsme ou du refus des autres.

D'autres défendent comme légitime la hiérarchie inverse en disant qu'ils préfèrent leur fille à leur cousine, leur cousine à leur voisine et leur voisine au réfugié. Que leur répondez-vous?

Ce que nous peinons à comprendre, c'est que nous sommes tous liés à une pluralité de «nous». Prenez le «nous» de la famille, qui n'est pas seulement celui de la consanguinité: c'est aussi la dépendance de l'enfant, la construction de la personnalité de chacun au fil des années, la longue cohabitation qui tisse des liens tout à fait particuliers, etc. Mais ce «nous» de la famille est aussi appelé à être dépassé par la prohibition de l'inceste. C'est elle qui défait de l'intérieur la clôture du lien familial et organise ainsi le passage vers le monde plus vaste du dehors. Aussi précieux soit-il, le «nous» de la famille est fait pour être outrepassé à un certain moment. Mais il existe aussi un «nous» de la langue: «Nous, les francophones...» Ou un «nous du terroir»: «Nous, les Bretons; nous, les Genevois...» Ce qui me paraît dangereux, c'est d'oublier qu'il existe toujours une pluralité de «nous» auxquels nous appartenons simultanément. Ce sont leurs emboîtements qui doivent être mis en lumière.

C'est la compassion qui nous pousse à secourir ceux qui fuient des massacres, pas la raison. Faut-il se fier à ses émotions plus qu'à la raison?

De façon générale, je dirais qu'il faut se fier à ses émotions. A cet égard, je serais donc rousseauiste. Dans son «Discours sur les origines et les fondements de l'inégalité parmi les hommes», Rousseau écrit que le philosophe, en se raisonnant un peu, est capable de laisser mourir l'homme qui appelle au secours sous sa fenêtre... En tout cas, je ne pense pas qu'il y ait une hiérarchie à établir entre la «basse» émotion et la «haute» raison.

Dans votre essai, vous écrivez ne pas vouloir «chanter la fraternité universelle et la réconciliation générale». Dans la crise que nous traversons, ne serait-il pas malgré tout nécessaire de rappeler l'idéal de solidarité ou de fraternité?

Bien sûr, il est même indispensable de le rappeler. Mais je me méfie de la bonne conscience satisfaite d'avoir prononcé un beau discours qui ne changera rigoureusement rien à la réalité. Pour ma part, je préfère regarder la réalité sous ses aspects parfois contradictoires, tourmentés ou tendus, dans l'espoir de diminuer ces tensions, mais pas de les supprimer. On entend des gens dire: «Voilà ce qu'il faut faire, le reste est indigne, ceux qui pensent autrement sont des chiens...» C'est la posture de la belle âme. Mieux vaut montrer les noeuds de complexités dans lesquels nous sommes pris. C'est à mon sens la première étape pour aller un peu plus loin. ●



A lire

«Qu'est-ce qui nous unit?», Roger-Pol Droit, Plon, 162 p.